

1

Sans se concerter, les trois flics et la voisine retinrent leur respiration lorsqu'ils entrèrent dans la chambre de Lena, plongée dans l'obscurité. Le printemps, qui baignait Berlin depuis plusieurs semaines déjà, avait cherché en vain à pénétrer dans cette pièce aux volets clos et aux radiateurs brûlants. La vieille dame ne put retenir un soupir de soulagement lorsque le plus grand des trois flics lui indiqua d'un geste du menton que Léna respirait encore. Elle était catégorique : malgré son teint livide, ses joues creusées et une maigreur effroyable, il s'agissait bien de la jeune Française qui avait emménagé au début de l'hiver, au troisième étage de ce vieil immeuble de l'ancien quartier juif, avec son ami, un Anglais ou un Américain, comme elle l'avait expliqué aux officiers.

– Je les voyais souvent aller et venir, comme ça, avec des copains parfois, avait-elle expliqué aux policiers qui s'étaient déplacés suite à son coup de fil de la veille. Mais depuis quelques semaines, je ne voyais plus le jeune homme.

– Et la jeune femme, vous la voyiez souvent ?

– Au début je la voyais tous les jours, elle avait toujours un mot gentil, une attention. Ces derniers temps, je ne l’ai croisée que quelques fois oui mais elle était toujours seule. Je veux pas dire mais elle avait l’air d’accuser le coup. Elle semblait perdue. Elle semblait me reconnaître à peine, elle qui était si gentille, avec son petit accent français. Mais ça fait bien deux semaines que je ne l’ai pas vue et surtout, c’est la clé, restée sur la serrure extérieure qui m’a décidée à vous appeler.

Sur le sol, des collants de laine, une jupe courte en daim marron, une paire de gants, une écharpe, le *Tageszeitung*, le journal de la gauche berlinoise et un cendrier. Sur les murs, des dizaines de photos en noir et blanc. Certaines dataient d’avant la chute du mur, d’avant ce qu’on appelait ici le tournant, *Die Wende*. D’autres avaient été découpées dans des journaux récents. On y voyait des milliers de personnes défiler sur un large boulevard qui finissait devant la porte de Brandenburg. L’un des flics s’attarda devant un cliché tiré en grand format, sur lequel on voyait un manifestant entièrement nu, le visage ensanglanté : cheveux blonds en pétard, il semblait hurler vers le ciel. D’autres photos de policiers casqués au milieu d’une gigantesque foule avaient été épinglées sur la porte du placard.

Lena avait trouvé refuge à Berlin au début de l’automne précédent. Marre de cette langue dite maternelle qui la coulait, syllabe après syllabe, dans un moule qui ne lui correspondait pas. Marre du passé, de ses petites études, de cet homme à qui elle avait donné cinq ans de sa vie. Marre de cette ville où elle l’avait suivi, sans savoir si c’était par amour ou par défaut. Assez de son corps, de son odeur, de ses griffes, des hurlements quotidiens de l’autre côté du mur de leur appartement, adjacent au commissariat de Barbès. C’est en lisant *Transit-Express*, un bouquin d’Yves

Simon, qu'elle avait trouvé la force de partir, en pleine nuit. Elle n'avait eu qu'à claquer la porte blindée de leur studio et à marcher vers la gare du Nord. Elle avait pris un train pour Cologne. De là, elle avait rejoint Berlin, où vivait un de ses anciens copains, un musicien irlandais. Elle savait qu'il l'hébergerait quelques jours, le temps de trouver un boulot ou peut-être de s'inscrire à la fac.

À court d'idéaux, cela faisait plusieurs années déjà qu'elle ne rêvait plus de combattre parmi les justes, des *townships* de Johannesburg aux grandes marches de Derry. La place Tian'anmen avait depuis longtemps été débarrassée de ces étudiants dont le combat l'avait tant fascinée. Lorsque le mur de Berlin était tombé, à l'automne 1989, elle avait eu l'étrange sentiment qu'un pan entier de son existence allait lui aussi se dérober. La destruction de ce mur et du rideau de fer, qu'elle avait longés avec sa classe deux ans plus tôt, cristallisaient depuis si longtemps les idéaux de sa génération, qu'elle sentait confusément qu'ils emporteraient avec eux les derniers grands rêves, de part et d'autres des anciens blocs. Puis ses yeux s'étaient ouverts très grands, ce matin d'hiver où son radio-réveil avait annoncé que l'armée de son pays était entrée en guerre, en franchissant la frontière du Koweït, lui-même attaqué par l'Irak. Il n'était plus question d'Algérie, d'Indochine, de guerres civiles africaines ou de guérillas latines, pas plus que d'îles ou de détroits lointains à libérer par le feu. Les bottes qui allaient provoquer une tempête dans le désert, les chemises trempées de sueur ou de sang seraient celles-là mêmes qu'elle avait repassées avec amour et angoisse, pendant un an, lorsque le service militaire avait éloigné Gurvan de leur petit appartement nantais. Quelques mois plus tard, les yeux de Lena s'étaient de nouveau ouverts dans l'obscurité de sa chambre d'étudiante, en Angleterre, en entendant, par

l'entremise de la BBC, une pluie de bombes s'abattre sur les toits de Vukovar, en Croatie, ce pays où elle avait passé les plus belles vacances de son enfance. Elle n'avait pas vingt ans et tentait désespérément de protéger la flamme qui brûlait en elle et s'amenuisait au fil des ans. Le regard de ses potes de fac lui semblait désespérément vide. Les soirs de fête, elle se mettait régulièrement à les haranguer, leur parlant de Mandela qui croupissait encore en prison, chantant *Sunday Bloody Sunday* à tue-tête. Les plus proches souriaient avec tendresse tandis que les autres, déjà lancés dans la course, affûtaient leurs canines. Au fil des ans, elle avait perdu peu à peu espoir, comprenant malgré elle que le deuil des idéologies promettait de voiler les rêves de ses contemporains pour un bon paquet d'années encore.

De loin en loin, elle s'était repliée sur elle-même, s'efforçant, pour compenser, de lire et d'écouter tout ce qui se rapportait plus ou moins à un idéal, un combat, une mission quelconque... Elle fumait clopes sur clopes en découvrant Dylan, Cohen, les balades irlandaises, la musique zoulou. Ses rêves oscillaient dans toutes les directions, comme l'aiguille d'une boussole. Elle traversait tantôt les plaines d'Afrique du Sud, sur les pas des personnages d'André Brink, qui préparaient d'un livre à l'autre, la fin de l'apartheid. Elle suivait avec quelques décennies de retard les grandes marches pacifiques de Harlem. En Europe, elle passait des brigades internationales en lutte contre Franco aux soulèvements de Belfast et Derry. Mais c'est surtout vers Berlin que la ramenaient les livres, les films, les magazines dont elle se gavait à la bibliothèque. Elle avait lu et relu le discours de Karl Liebknecht, qui avait proclamé à la fenêtre de la mairie de la ville, la première république communiste du monde, bien vite jetée à terre par les forces bourgeoises. Elle avait relu les romans d'espionnage de

John Le Carré, vibré en imaginant les transfuges traversant les ponts de la ville au plus noir de la nuit. Elle sentait que cette ville avait été des décennies durant le théâtre de tous les affrontements d'idées, tour à tour capitale de l'absolu et de l'horreur. Friedrich II, la Prusse, l'Empire, Weimar, le Bauhaus, Döblin, Kathe Kölwitz, Rosa Luxembourg, cette pauvre langue yiddish, déportation, nazisme, Postdam, pont aérien, barbelés, guerre froide, Pershing, SS-20, pacifisme, écologie, naturisme, terrorisme, anarchisme, spartakisme, communisme... Tout lui semblait avoir été plus intense de ce côté de l'histoire et de l'Europe.

De sa grande sœur, elle tenait la curieuse expression "*No future*". C'était déjà pas mal d'avoir pu exprimer sa colère, à coup de hurlements rageurs et de provoc vestimentaire au tournant des années 1980, songeait-elle souvent. Au lycée, pour elle, il n'y avait eu ni Beatles, ni Beatniks, ni punk ni *protest songs*, trop peu de sexe et de *rock and roll*... Elle avait l'étrange sentiment d'appartenir à une génération d'Européens à cheval sur le mur de Berlin. Trop jeunes pour avoir compris l'expérience à la fois fascinante et glaçante qui avait été tentée à un jet de pierre de leur monde, et trop marqués par ces images, ces rêves aujourd'hui interdits, pour faire comme s'ils pouvaient être balayés du jour au lendemain par le vent d'ouest. Elle rêvait depuis longtemps de parcourir les ruines de l'autre monde, de sillonner sans but au milieu des gravats, de passer un doigt sur la couche de poussière qui recouvrait les derniers édifices encore debout, de capter ses dernières rumeurs, ses dernières effluves. Sans nostalgie, car elle n'avait jamais pu adhérer aux utopies collectives et s'était souvent sentie révoltée en découvrant à posteriori le monstre que ces idéologies avaient engendré. Elle sentait pourtant, de manière diffuse, que pour avancer, pour aborder l'avenir avec un regard neuf,

elle se devait d'abord de faire le deuil de cette autre Europe, engloutie en quelques mois. De ce secret, elle n'avait parlé à personne. Ce sentiment lui était venu un soir d'hiver, alors qu'elle descendait l'avenue du Panthéon. Elle venait de passer la journée à la bibliothèque Sainte-Geneviève, dans le parfum des vieilles reliures et de la cire à bois. Pour la fac, elle avait choisi de faire le compte rendu d'un livre racontant l'histoire d'une victime de la Perestroïka russe. Il s'agissait d'un ancien membre du PC, décoré, puis mis à l'index et rejeté par le Nouveau Monde. Elle avait beau se savoir à Paris, sur un vieux banc de bois clair dans la chaleur douillette d'une bibliothèque royale, dès les premières pages, elle s'était mise à frissonner de tout son être. Le vent s'était levé et le bois s'était fait béton. De Paris, il ne restait rien. S'en venaient Brest et puis Gdynia et au bout de cette grande digue, Kaliningrad. Cet après-midi-là, à la table opposée, un jeune homme la regardait. Il la trouvait belle. Ses cheveux étaient blonds cendrés, ses yeux couleur d'une mer sans fond et sa peau blanche. Elle ne le vit pas. D'un épais brouillard, elle voyait sortir un énorme cargo armé à Gdansk. Plus loin encore, près d'une haute aiguille de ciment, clignotaient les néons de l'Hôtel Stadt Berlin.